

Pierre Monatte, « saboteur du mouvement ouvrier » ?

Bien entendu, l'accusation ne vient pas de moi mais d'Auguste Hercllet, qui publia dans *l'Humanité* du 11 septembre 1925 un article intitulé « Les saboteurs du mouvement ouvrier », reproduit ci-dessous.

Auguste Hercllet était un militant syndicaliste du textile qui fréquenta un temps le mouvement libertaire puis s'en détacha au début de 1922. Il fut le premier représentant de la CGTU auprès de l'Internationale syndicale rouge. Pendant la guerre il fit partie des Comités Zimmerwald. Il fut secrétaire de la Bourse du Travail de la Vienne et soutint la révolution russe dès le début.

Il fut membre du comité exécutif de la CGTU de 1927 à 1933, délégué de l'Internationale syndicale rouge de 1923 à 1925 et membre du Comité confédéral élargi de la CGTU en 1929. Il fut également secrétaire du bureau international de la CGTU de 1928 à 1929.

Il est l'auteur, entre autres, de *L'Internationale syndicale rouge et l'unité syndicale* (1923).

L'article d'Auguste Hercllet reproduit ci-dessous est une attaque violente contre Pierre Monatte publiée moins d'un an après son exclusion du Parti communiste, et parfaitement illustrative des méthodes utilisées dès cette époque par les communistes, en Russie comme en France, et que Monatte avait voulu ignorer malgré les avertissements répétés des anarchistes et des syndicalistes révolutionnaires les plus conscients contre l'adhésion à l'Internationale syndicale rouge.

René Berthier

* * * * *

Les saboteurs du mouvement ouvrier

par A. HERCLET

L'Humanité, 11 septembre 1925

Voici plus, de huit mois que le minuscule groupe Monatte-Rosmer, exclu du Parti communiste, essaye de trouver une plateforme d'opposition contre la majorité confédérale sans d'ailleurs y parvenir. Rosmer-Monatte et leurs amis en sont réduits à une misérable action négative de critiques

perpétuelles sans que l'on puisse savoir, car ils ne l'ont pas dit clairement et pour cause, ce qu'ils veulent, quel est leur programme.

Pour le moment et depuis des mois, nous savons bien ce qu'ils font : ils sapent dans la mesure de leurs capacités tout ce que nous faisons dans le pays. Ceux qui furent des chefs n'ont pas su redevenir des soldats du rang, ils ont préféré, malgré nos efforts pour les en empêcher, s'engager sur la fameuse « planche savonnée » (image de Monatte à propos de la trahison de Merrheim¹) et maintenant nous pouvons les classer parmi ceux qui font le plus de mal au mouvement révolutionnaire, qui, du point de vue de la bourgeoisie, nous combattent avec le plus d'efficacité. C'est triste à dire, quand on connaît l'histoire du mouvement syndical français, mais il le faut.

Avec leur revue, ils sabotent systématiquement le mouvement ouvrier révolutionnaire, chaque numéro est une douche glaciale sur le dos de nos militants de base. *La Révolution prolétarienne* jette le doute et le scepticisme dans nos organisations syndicales et communistes, sans se soucier le moins du monde de la situation dans laquelle nous sommes actuellement, c'est-à-dire engagés à fond dans la lutte contre l'impérialisme et contre la guerre au Maroc et en Syrie.

Merrheim a commencé de la même façon pour saboter notre « minorité » dans sa lutte contre la guerre impérialiste en 1917-1918. Il allait même moins fort pour commencer, puis qu'il est descendu au bas de la « planche » et les reproches de sa conscience en ont fait un pensionnaire de Charenton. Frossard a engagé la lutte contre le Parti communiste et la majorité confédérale au moment de notre campagne contre l'occupation de la Ruhr. Il a soutenu lui aussi l'anarcho-syndicalisme mourant, mort aujourd'hui, et que Monatte-Rosmer essayent de ressusciter.

Ils diront peut-être, si quelques-uns d'entre eux se rendent compte du travail contre-révolutionnaire qu'ils font, « nous n'avons pas voulu cela ». Qu'ils fassent « honnêtement » (?) ou non l'action contre-révolutionnaire, ce n'est pas la question, ils la font, tout est là !

Depuis mon retour de Russie, j'ai visité un certain nombre de centres ouvriers de province, j'ai parlé avec bien des militants locaux et j'ai pu me rendre compte personnellement que notre action est bien davantage sabotée,

¹ Merrheim (et Bourderon), tous deux délégués à la conférence de Zimmerwald, passèrent un accord avec la majorité confédérale en décembre 1917, rejoignant Jouhaux dans le soutien à une résolution qui appelait à une victoire militaire dans le cadre de la défense nationale. (R.B.)

avec plus de résultats, par le groupe Monatte-Rosmer et par leur revue, que par les réformistes syndicaux social-démocrates et leur journal le *Peuple*.

Y a-t-il un mouvement révolutionnaire hors celui guidé par l'I.C. et par l'I.S.R. ? Non ! il n'y a rien et il n'y aura rien ; or Rosmer, Monatte, Souvarine, etc..., sont nettement contre l'Internationale communiste et l'Internationale syndicale rouge, le Parti communiste français et la C.G.T.U. Ils dénigrent systématiquement leurs militants.

Peut-on séparer l'I.C., l'I.S.R., le Parti communiste russe de la Révolution russe ? Non ! mille fois non ! Rosmer-Souvarine le savent mieux que personne ; cela ne les empêche pas de combattre l'Internationale et d'essayer de diminuer ses militants. *Il est impossible de combattre l'I. C. sans servir la bourgeoisie* : que les hommes du « noyau » de la *Révolution prolétarienne* ne s'étonnent pas si nous les qualifions de contre-révolutionnaires.

On ne peut pas être neutre vis-à-vis d'eux en souvenir du temps passé ; nous devons les combattre de toutes nos forces, de toute notre énergie en faisant litière des anciennes amitiés. A quelques-uns, nous étions bien attachés à Monatte qui a guidé nos premiers pas dans le mouvement syndical et qui, à un moment donné, a guidé celui-ci vers l'I.S.R. A quelques-uns, lorsque Monatte-Rosmer se sont engagés sur la planche savonnée, nous avons essayé de les retenir, nous avons essayé de les empêcher de faire le dernier pas qui les plaçait hors de l'Internationale communiste et contre elle. Ce faisant, nous ne nous sommes pas engagés à les suivre, mais au contraire, depuis que nous avons compris qu'ils étaient non seulement perdus pour la Révolution, mais aussi ses adversaires, nous nous sommes engagés à les combattre. Nous y sommes d'autant plus décidés que nous avons pu voir tout le mal qu'ils font à nos organisations.

Nous avons espéré que même exclu, Monatte, pour ne parler que de lui, aurait pu se retenir ; il pouvait dans le rang jouer un grand rôle, s'il était demeuré un révolutionnaire, quoique en désaccord avec le Parti communiste, s'il n'était pas tout entier dominé par des considérations d'amour-propre blessé ; il aurait pu, membre de la C.G.T. réformiste, lutter dans son syndicat, dans sa Fédération, dans le dernier congrès de la C.G.T. pour l'unité et contre le syndicalisme de gouvernement.

Membre de la C.G.T., il eût rallié autour de lui toute l'opposition. Il n'en a pas été capable, il préfère réserver ses critiques pour la C.G.T., le P.C., l'I.C. et l'I.S.R. ; il préfère avec ses amis se raccrocher aux vieilles formules périmées de l'anarcho-syndicalisme, essayer comme l'a fait Godonnèche au

dernier congrès confédéral, de démolir le bureau confédéral avec le vieux dada de l'anti-fonctionnarisme et delà non-rééligibilité des fonctionnaires, etc.

A la *R.P.* on fulmine aujourd'hui à la façon de Besnard, Verdier, Lecoin contre, « l'emprise du P.C. » sur la C.G.T.U., on raconte qu'il n'y a plus d'Internationale communiste, ou que, si elle existe encore, elle est « dirigée par des putschistes, etc. On répète avec le *Temps* et les autres journaux réactionnaires à qui veut l'entendre que, par exemple, l'affaire de la bombe de la cathédrale de Sofia, c'est l'I.C. qui l'a organisée ainsi que le putsch d'Esthonie.

On raconte cela tout en sachant que c'est faux, archi-faux, que c'est contraire à la tactique de l'I.C. qui s'est prononcée immédiatement après. L'attentat terroriste de Sofia, contre cette méthode de lutte individuelle et par petits groupes sans liaison avec les masses ouvrières et paysannes. Monatte-Rosmer racontent cela tout de même, passent leur temps à dénigrer et à salir les militants de la Révolution russe et de l'Internationale communiste, et ce qui est le plus triste, c'est qu'ils savent parfaitement que c'est le contraire de la vérité.

Nous n'épiloguerons pas davantage au point de vue sentimental sur d'anciens militants révolutionnaires, mais nous nous attacherons seulement ici, pour les ouvriers révolutionnaires qui pourraient être abusés, à démontrer que le groupe de la *Révolution prolétarienne* n'a pas choisi le chemin qui mènera le prolétariat à la Révolution sociale, mais au contraire, celui de la contre-révolution.

A. HERCLET.

Commentaire

Pierre Monatte est l'une des personnalités marquantes du mouvement anarchiste du début du 20^e siècle d'abord, puis du mouvement syndicaliste révolutionnaire. Il est présent au congrès d'Amiens de la CGT en 1906 lors duquel fut votée la résolution qui allait devenir la « charte d'Amiens ». Il participe au congrès international anarchiste d'Amsterdam, lors duquel il débattit avec Malatesta.

En 1909 il fonde *La Vie ouvrière*, une revue qu'il définissait comme un « foyer de coopération intellectuelle syndicaliste ». Autour de lui s'organise un « noyau », groupe informel où se retrouvent, entre autres, Georges Dumoulin, Alphonse Merrheim et Alfred Rosmer. La « V.O. » représentera la tendance syndicaliste révolutionnaire de la CGT.

En 1914, l'internationalisme s'effondre. Monatte et quelques-uns de ses camarades résistent au déferlement du patriotisme, à l'union sacrée. A la fin de décembre 1914 il démissionne du comité confédéral de la CGT et diffuse lui-même sa lettre de rupture. Un mois plus tard, il rejoint le 252^e régiment de Montélimar et, un an après, il part pour le front.

Il fait partie de ces militants syndicalistes qui s'enthousiasmèrent pour la révolution russe. À sa démobilisation, en mars 1919, il se donne pour tâche de donner à la CGT une orientation révolutionnaire.

Le premier numéro de la nouvelle série de *La Vie ouvrière* paraît le 30 avril 1919. Monatte anime ce qui deviendra la « minorité syndicale » regroupée dans les Comités syndicalistes révolutionnaires et se montre un partisan convaincu de l'adhésion de la CGT à la III^e Internationale.

Fidèle à son idée d'unité de la classe ouvrière, il tente d'éviter la scission, devenue inévitable. Étant membre d'un syndicat de la CGT – celui des correcteurs – qui maintint l'unité, ses sympathies allaient néanmoins vers la CGTU lorsque celle-ci fut fondée. Il quitte alors la direction de *La Vie ouvrière* et, en mai 1923, adhère Parti communiste dont il rejoint le comité directeur en janvier 1924. En décembre 1924 il en est exclu « comme ennemi du prolétariat, du Parti et de l'Internationale ». On l'accuse en fait d'être lié à l'opposition de gauche et à Trotski.

Contrairement aux attentes (ou aux illusions ?) de nombreux militants révolutionnaires, le prolétariat français (comme le prolétariat allemand, d'ailleurs) ne sanctionna pas massivement les dirigeants réformistes qui avait « trahi » au début de la guerre. En 1914, le courant révolutionnaire de la CGT, quoique bien présent, était sur le déclin. Les réformistes avaient depuis longtemps commencé à grignoter les postes et le renouvellement des mandats dans la confédération allait en leur faveur.

Le syndicalisme révolutionnaire reprendra du poil de la bête après la guerre, et surtout après la révolution russe. Les mouvements anarchiste et syndicaliste révolutionnaire ont soutenu avec enthousiasme la révolution russe. Mais lorsque les informations sur la répression du mouvement ouvrier organisée par les communistes russes ont commencé à filtrer, les anarchistes ont dans l'ensemble condamné le régime. Le mouvement syndicaliste révolutionnaire lui, s'est scindé en deux. Une partie, avec Pierre Monatte, continuait en dépit de tout de soutenir les communistes russes et préconisait l'adhésion de la CGTU – une scission de la CGT – à l'Internationale syndicale rouge (ISR), le pendant syndical de

l'Internationale communiste. Une autre partie du mouvement syndicaliste révolutionnaire, avec Pierre Besnard, refusa de soutenir les communistes russes, se retira de toutes les initiatives liées à l'Internationale syndicale rouge, ce qui aboutit à la fondation à Berlin, en 1922, de l'Association internationale des travailleurs seconde manière, date qu'on peut considérer comme celle de la fondation effective (officielle ?) de l'anarcho-syndicalisme.

Il faut garder à l'esprit qu'il y a eu une cassure dans le mouvement syndicaliste révolutionnaire, une partie de celui-ci ayant décidé de soutenir la stratégie internationale du communisme russe en adhérant à l'Internationale syndicale rouge ; l'autre partie refusant de soutenir le communisme concentrationnaire sur lequel toutes les informations étaient déjà disponibles. *C'est sur cette question-là que se fondent les oppositions au sein du mouvement ouvrier à l'époque.* Les militants qui ont fondé l'AIT de Berlin n'avaient pas le choix : il n'était pas concevable de ne pas être structuré sur le plan international ; et il n'était pas concevable d'adhérer à une internationale qui cautionnait la répression impitoyable du mouvement ouvrier russe.

L'ironie de l'histoire est que Monatte, protagoniste du débat avec Malatesta, lors duquel il parla d'unité et d'indépendance de la classe ouvrière, abandonna tous les principes qu'il avait énoncés à Amsterdam pour contribuer à livrer la CGT à l'Internationale syndicale rouge, le volet syndical de l'Internationale communiste.

« Partisan de l'unité syndicale, Monatte fut un des artisans de la scission politicienne, ou plutôt de la cascade de scissions d'où devait sortir la division presque inévitable du syndicalisme français en trois secteurs : le secteur « socialiste » et radical de la CGT de Jouhaux, le secteur « communiste » avec la CGT prétendue unitaire de Gaston Monmousseau et le secteur « anarchiste » avec la CGT-SR de Pierre Besnard bientôt réduite à l'état de secte.

« Dans la CGTU et le Parti communiste, Monatte, Rosmer, Louzon, poursuivant un idéal sincère par des moyens qui étaient la négation de cet idéal, participèrent au noyautage et à l'épuration bolcheviste, à la « politisation des grèves », à la promulgation du rôle dirigeant du parti, bref à la domestication du mouvement ouvrier afin qu'il répondît mieux à l'image qu'ils se faisaient de son indépendance et de sa liberté 2 ! »

Le caractère presque mythique de la personnalité de Monatte ne doit pas nous faire oublier le rôle qu'il joua pour empêcher la CGT de participer à un

² André Prudhommeaux « Quel avenir pour le syndicalisme révolutionnaire ? », 1947. <http://monde-nouveau.net/spip.php?article565>

congrès syndicaliste révolutionnaire international en 1913, convoqué par l'organisation britannique Industrial Syndicalist Education League (ISEL) et le Nationaal Arbeids-Secretariaat (NAS) hollandais lancèrent un appel pour réunir un congrès syndicaliste révolutionnaire international. L'appel fut relayé par le *Bulletin international du mouvement syndicaliste* (Cornelissen) et par *The Syndicalist* (Guy Bowman et Tom Mann) avec l'accord du NAS, des Suédois de la SAC, de la FORA, de la Freie Vereinigung Deutscher Gewerkschaften, de l'USI, etc.

L'idée était de créer une nouvelle Internationale ouvrière dans l'esprit de l'Association internationale de travailleurs de 1864. Les organisations qui appelaient à ce congrès étaient pour la plupart des minorités organisées dans les centrales réformistes existantes. La CGT faisait exception et sa participation était considérée comme essentielle, puisqu'elle était un modèle pour les syndicalistes révolutionnaires au niveau international. Dans l'invitation des Britanniques, on pouvait lire ceci :

« Nous ne pouvons pas être rendus impuissants en permettant que nos relations internationales soient conduites par un organisme qui exige des gages de parlementarisme et qui est composé de politiciens à la langue de bois qui promettent de faire des choses pour nous, mais ne le pourraient pas, même s'ils le voulaient. Nous devons nous rencontrer en tant que syndicalistes révolutionnaires et partisans de l'action directe afin de préparer et développer nos mouvements pour l'émancipation économique, libérés de la tutelle de tous les politiciens. »

La CGT française ne participa pas à cette initiative alors même qu'elle constituait un modèle pour de nombreux militants. Ce refus créa un réel malaise dans le mouvement syndicaliste révolutionnaire international.

En effet, la CGT était partie prenante d'un « Secrétariat international » dominé par les social-démocrates allemands, dans lequel elle occupait un strapontin et n'avait aucune marge de manœuvre, toutes les initiatives qu'elle prenait pour envisager une action commune en cas de guerre entre la France et l'Allemagne étant refusées sans examen. Néanmoins, au nom de l'« unité », la direction confédérale s'obstinait à se maintenir dans cet organisme au sein duquel elle était paralysée.

L'initiative de créer une Internationale syndicaliste révolutionnaire était donc une remise en cause inacceptable du principe de l'unité ouvrière : c'est ce qui explique que la CGT attaqua les militants qui voulaient constituer une Internationale en dehors du Secrétariat international. En réalité, ce n'est pas tant la CGT que l'équipe de *La Vie ouvrière*, c'est-à-dire Pierre Monatte, qui s'en prit aux partisans du congrès syndicaliste révolutionnaire international. En effet, la réponse négative à l'invitation n'avait pas été

signée par une instance confédérale mais par *La Vie ouvrière*. Ce fait est significatif. Le journal créé par Monatte était le centre de regroupement des militants révolutionnaires de la CGT – ce qui suggère clairement que le courant révolutionnaire dans la CGT n'était plus en position de force.

La *VO* avait repoussé comme « chimérique » l'espoir que le congrès fournirait les moyens de mettre en œuvre la solidarité entre les minorités syndicalistes révolutionnaires des différents pays. Du point de vue de Monatte et ses amis, les avantages escomptés du congrès semblaient minimes au regard des inconvénients qui pourraient résulter de la création d'une nouvelle Internationale : en effet, les militants français, constatant les scissions entre syndicalistes révolutionnaires et réformistes dans les autres pays, déclaraient que la création d'une nouvelle Internationale conduirait au durcissement des divisions déjà existantes et à la création de scissions là où il n'y en avait pas encore. C'est « évident comme un axiome. Cela n'a pas besoin d'être démontré », peut-on lire dans la *La Vie ouvrière* du 5 septembre 1913.

Mais ce qui n'a pas besoin d'être démontré, c'est que l'unité syndicale profite en général surtout aux réformistes, qui se renforcent dans une CGT perdant de nombreux adhérents, surtout dans les fédérations révolutionnaires qui elles-mêmes sont divisées sur la stratégie à suivre. Dans tous les pays, les minorités révolutionnaires sont censurées, exclues, et se sentent très isolées.

La création d'un pôle syndicaliste révolutionnaire effectif à la veille de la guerre n'aurait certes pas empêché celle-ci d'éclater, mais elle aurait permis au mouvement syndicaliste révolutionnaire international d'affronter les problèmes posés par la révolution russe de manière plus homogène, elle aurait aussi peut-être empêché la véritable hémorragie de militants syndicaliste révolutionnaire vers le parti communiste.

L'Internationale communiste avait utilisé le prestige des militants syndicalistes révolutionnaires les plus en vue pour s'implanter dans la classe ouvrière. Le naïf Monatte, qui apparemment n'avait rien su de ce qui se passait au même moment en Russie, s'était imaginé que le parti communiste respecterait l'« indépendance » du mouvement syndical. En mai 1923, il avait adhéré au Parti communiste et rejoint son comité directeur en janvier 1924 avant d'en être exclu en décembre « comme ennemi du prolétariat, du Parti et de l'Internationale ».

En janvier 1925, Monatte fonda *La Révolution prolétarienne*, revue mensuelle « syndicaliste-communiste » autour de laquelle se regroupèrent tous les déçus du communisme. La revue dirigea ses attaques à la fois contre la vieille CGT réformiste et contre la CGTU communiste.

Ci-dessous, un article d'Auguste Hercelet, un militant syndicaliste dans le textile, qui fréquenta un temps le mouvement libertaire puis s'en détacha au

début de 1922. Il fut le premier représentant de la CGTU auprès de l'Internationale syndicale rouge.

Il fit partie pendant la guerre des Comités Zimmerwald. Il fut secrétaire de la Bourse du Travail de la Vienne et soutint la révolution russe dès le début.

Il fit partie du comité exécutif de la CGTU de 1927 à 1933, délégué de l'Internationale syndicale rouge de 1923 à 1925 et membre du Comité confédéral élargi de la CGTU en 1929. Il fut également secrétaire du bureau international de la CGTU de 1928 à 1929.

Il est l'auteur, entre autres, de *L'Internationale syndicale rouge et l'unité syndicale* (1923).

L'article d'Auguste Herclet reproduit ci-dessous est une attaque violente contre Pierre Monatte publiée moins d'un an après son exclusion du Parti communiste, et parfaitement illustrative des méthodes utilisées dès cette époque par les communistes, en Russie comme en France, et que Monatte avait voulu ignorer.

Monatte fut-il un « saboteur du mouvement ouvrier » ? Bien sûr que non. Ce serait faire injure à la mémoire de ce grand militant du mouvement ouvrier français. Mais il fut sans nul doute une sorte de saboteur du mouvement syndicaliste révolutionnaire français, au déclin duquel il contribua largement.

Pierre Monatte, « saboteur du mouvement	
ouvrier » ?	1
Les saboteurs du mouvement ouvrier	1
Commentaire.....	4